Document généré le 2 juin 2025 14:00

Histoire Québec

« Eka takushameshkui : Ne mets pas tes raquettes sur les miennes »

Alexis Joveneau, o.m.i.

Volume 15, numéro 1, 2009

URI : https://id.erudit.org/iderudit/11431ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (imprimé)
1923-2101 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Joveneau, A. (2009). « Eka takushameshkui : Ne mets pas tes raquettes sur les miennes ». *Histoire Québec*, *15*(1), 18–19.

Tous droits réservés © Les Éditions Histoire Québec, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

« Eka takushameshkui » : « Ne mets pas tes raquettes sur le miennes »

par Alexis Joveneau, o.m.i.

Né en Belgique en 1926, Alexis Joveneau est devenu père de la Congrégation des Missionnaires de Marie-Immaculée en 1951. Il vint ensuite au Canada afin de travailler auprès des Amérindiens, faisant partie des Oblats qui ont fait, chacun à leur façon, un travail extraordinaire en Basse-Côte-Nord. Le père Joveneau s'est vite spécialisé dans l'étude, la conservation et l'enseignement de la langue innue dont il a compilé un remarquable dictionnaire. Coauteur d'une biographie de Mgr Scheffer : Missionnaire au Nouveau-Québec : Lionel Scheffer, o.m.i., *il a aussi composé plusieurs articles pour des revues missionnaires et de nombreux manuels scolaires pour les jeunes Innus. Alexis Joveneau s'est consacré à la communauté innue d'Ulamenshipu (rivière La Romaine) où il est demeuré jusqu'à sa mort en 1991.*

Ce qu'entendaient les enfants montagnais de la Côte-Nord, il n'y a même pas trente ans, n'a déjà plus de résonance pour les enfants d'aujourd'hui.

Oui, la langue montagnaise se parle dans la forêt. Une langue se vit. Une langue est tellement mêlée à la vie qu'elle est vie elle-même, se propage, se donne, se forge, s'adapte, se répète, s'annonce : elle se parle. Tant qu'elle est vie, elle est mouvement, et ce mouvement est lui-même, à son tour, source de vie.

Portage en forêt. (Source : Collection histoire régionale, Société historique de la Côte-Nord)

Nos Indiens, seigneurs des plaines et des montagnes, parcourant en les nommant lacs et rivières, les remontant dans leurs méandres et en mesurant leurs portages, suivaient les pistes et bondissaient aux traces… Ils pouvaient nommer avec une exactitude surprenante, une précision d'artiste, les signes de la nature, le courant des ruisseaux et le bruissement du vent. Avec une psychologie qui n'est l'apanage que de l'habitant des forêts, ils décrivaient les habitudes et les mœurs de chacun des animaux, le temps de leur fourrure, l'endroit de leur nourriture et le chant des oiseaux, et pour chacun la forme de son bec, la saveur de sa chair, et la glace des rivières et, pour chaque poisson, l'époque de la fraie.

Ils parcouraient la forêt comme on ratisse un jardin, connaissant ses secrets, les racontant le soir, le lichen du nord, les graines de l'été; épousant avec elles la courbe des saisons, comme quelqu'un qui partage la vie, parce qu'il l'a écoutée, regardée, longuement, et qu'il en a besoin.

Dans cette vie – maintenant légendaire – les Indiens de la Côte-Nord désignaient leurs actions que nul autre sur terre n'aurait pu nommer à leur place. « Ni pashaishamen » / « Je vais chercher du bois pour faire le fût de mes raquettes ». L'Indien avait sa langue pour dire sa vie, la raconter, la chanter, et le soir, avant de s'endormir, les enfants écoutaient les légendes où fourmillent les animaux vivants de la forêt, de leur forêt spécifique, que nul autre peuple ne pouvait décrire, fut-ce en des rêves qui seraient restés si étrangers.

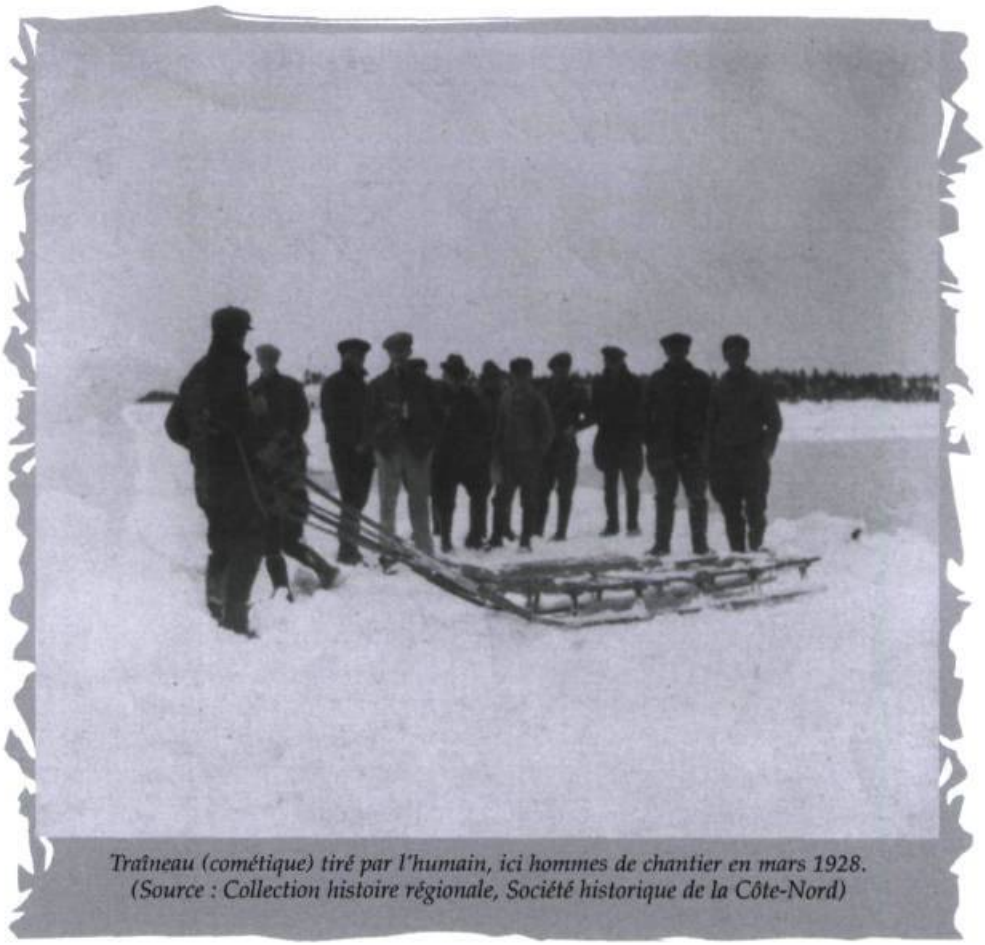
On ne traduit pas une langue pour un autre peuple qui n'a pas la même vie, et qui n'aurait jamais su fabriquer un seul mot pour l'expliquer et dire en quelques syllabes : « pepkutshukatteu » / « la toile de ma tente est trouée de cent étincelles du bois crépitant de mon petit

poêle ». Et les Indiens désignent par leur nom chaque perche et chaque piquet de la tente, ils donnent son propre nom à chaque sac de toile selon leur usage.

Et combien de générations pourront encore dire : « pakatapushenanu », ce qui signifie « dès le retour des chasseurs, toutes les femmes se mettent ensemble pour faire un feu à l'extérieur, afin de sécher et préparer les viandes pour les garder ». Les Indiens, retirés du bois, vivent dans des maisons, comme un caribou dans un enclos artificiel, ou comme l'outarde dans un poulailler, l'outarde à qui on a eu soin de couper les ailes.

Les Indiens, déjà, n'emploient plus leurs plus beaux mots, fruits de leur génie, de leur race, fruits de leurs marches et des nuits sans étoile, autour du feu, fruits de cette vie unique qu'eux seuls pouvaient vivre sur terre. Eux seuls pouvaient dire ces mots pour dire la raquette, comme les Arabes au Sahara ont d'autres mots qu'eux seuls connaissent pour exprimer la sécheresse ou l'endurance du chameau. Maintenant, sur les réserves, les valises ont toutes le même nom, et tous les murs sont semblables…

Les enfants écoutent, dans les maisons, et déjà sans tout comprendre, les avantages de la traîne sauvage, souple, et caressante au revers du chemin et qui faisait mériter à leur mère le courageux nom de « kauttapanashkutshet » / « celle qui tire la traîne chargée de bagages » au travers des immensités gelées… Ces enfants sont distraits par l'hélicoptère qui se dépose doucement, comme une « libellule », pour venir chercher le blessé de la nuit dernière, sans autre raison que la bière… Et aux côtés du nouveau-né malade, ils n'apprendront plus le nom de la jeune peau de bébé-caribou qui réchauffait jadis son petit corps frileux.



Traîneau (cométique) tiré par l'humain, ici hommes de chantier en mars 1928. (Source : Collection histoire régionale, Société historique de la Côte-Nord)

Ils apprendront d'autres mots qui leur resteront longtemps étrangers et ne diront jamais à leur âme d'Indien la fierté d'une tribu réjouie d'une rencontre à la hauteur des terres et la chaleur d'un « shapoutouan » heureux qui les réunissait tous en une sorte de prière pour fêter le caribou proche des Indiens se donnant pour les leurs, mais non sans règle ni loi. Ils apprendront les mots mais sans leur sens humain, des mots sans âme, des mots sans vie, et si vie il y a, si lointaine de la chaleur. À leurs mots était attachée leur vie, et à leur vie, leurs lois, les lois de leur nation dont toutes les leçons de vie sont tirées de la forêt et de leur survivance de chasseurs nomades.

Les enfants indiens de 1984 parlent une autre langue. Ils ne pourront plus, en des journées d'hiver, au cours d'une longue marche d'efforts pour le retour au camp, proches, serrés et se suivant pour ne pas perdre la trace, balayer la neige de leurs raquettes folles et, désobéissant à la loi de la marche, entendre à leurs oreilles le reproche de celui qui les précède : « eka takushameshkui ! » / « ne marche pas avec ta raquette sur la mienne ».